

LA CHRONIQUE DE
VIRGINIE TOURNAY

QUE SONT NOS PEURS NOCTURNES DEVENUES ?

L'angoisse que la nuit suscite chez les humains s'est transformée au fil de l'évolution des sociétés et des techniques, mais elle n'a pas disparu.



Craignons-nous l'obscurité de la nuit de la même façon qu'au Moyen Âge? Cette question relève de l'histoire des représentations collectives de la vie nocturne et interroge les mécanismes qui nous conduisent à avoir confiance ou pas dans notre environnement.

Le rythme nyctéméral (ou l'alternance jour/nuit) n'est plus un territoire scientifique inconnu. Constituée en objet d'étude par les neurosciences et la physiologie, la nuit a été, sur ce plan, médiatisée dans les années 1980 avec les « sciences du sommeil ».

Les sciences sociales ne sont pas en reste, avec le développement d'une anthropologie de la nuit, qui montre que les liens sociaux de la vie nocturne sont différents des liens sociaux de la vie diurne.

Par ailleurs, révélatrice des inégalités économiques, la nuit des métropoles constitue un domaine d'intervention des pouvoirs publics : elle oblige ceux-ci à concevoir des dispositifs institutionnels spécifiques de surveillance et de mobilité.

La vie nocturne est aussi liée à l'histoire des techniques d'éclairage. L'éclairage public a fait ses débuts à Londres au ^{xv}^e siècle. Les lanternes garnies de chandelles ont été ensuite remplacées par des réverbères à mèche et huile, puis, au ^{xix}^e siècle, à gaz naturel, lequel a désormais cédé sa place à l'électricité.

Le mauvais sort a laissé place aux responsabilités humaines

La durée de la nuit est naturellement plus ou moins longue selon la saison, mais elle tend aussi à diminuer en raison de la lumière des commerces qui colonise de plus en plus tardivement les espaces nocturnes. Le géographe Luc Gwiazdzinski, de l'université Grenoble-Alpes, a fait remarquer que dans les grandes métropoles, le temps de la nuit rétrécit à mesure que son esthétique se développe. Par ailleurs, afin d'optimiser le bilan énergétique des collectivités, celles-ci expérimentent

des éclairages publics « intelligents », qui tiennent compte de l'affluence et du moment de la journée.

C'est pourquoi Michele Acuto, spécialiste des questions urbaines à l'université de Melbourne, a plaidé dans un récent article de l'hebdomadaire britannique *Nature* (numéro du 18 décembre 2019) pour une approche interdisciplinaire de la nuit. Il s'agit de rapprocher les sciences naturelles et sociales afin d'élaborer des stratégies intégrées sur les enjeux climatiques, migratoires et énergétiques.

La nuit étant devenue un objet de science et de conquête collective, ainsi qu'un enjeu transversal des politiques, notre rapport à elle et l'angoisse qu'elle suscite ont considérablement évolué.

Si la profondeur de la nuit médiévale suscitait des terreurs, la prière des moines veillait sur les populations endormies. Codifié par la religion, le rapport de l'homme à la vie nocturne était lié aux brigands, aux tavernes et aux fêtes. La disparition des croyances démoniaques n'a pourtant pas effacé notre angoisse face à la nuit. Les travaux du sociologue allemand Niklas Luhmann sur la confiance, publiés en 1968, nous en livrent l'explication.

Luhmann a montré que la complexification des sociétés modernes a augmenté d'une part les possibilités de décisions humaines, d'autre part l'imputation des événements à celles-ci plutôt qu'à la fatalité ou à des causes externes. Ainsi, le danger d'être mouillé en temps de pluie s'est transformé en risque depuis l'invention du parapluie : il revient à chacun de ne pas oublier d'emporter cet accessoire !

De même, avec la maîtrise vingt-quatre heures sur vingt-quatre de la luminosité dans l'espace public, le danger d'une agression nocturne est moins associé à une mauvaise rencontre qu'à la décision de se promener dans des lieux non éclairés. Les responsabilités humaines ont ainsi remplacé le mauvais sort. Les peurs irrationnelles n'ont cependant pas complètement disparu, et la nuit noire du solstice d'hiver n'a pas épuisé sa part de mystère... ■

VIRGINIE TOURNAY biologiste de formation, est politologue et directrice de recherche du CNRS au Cevipof, à Sciences Po, à Paris.